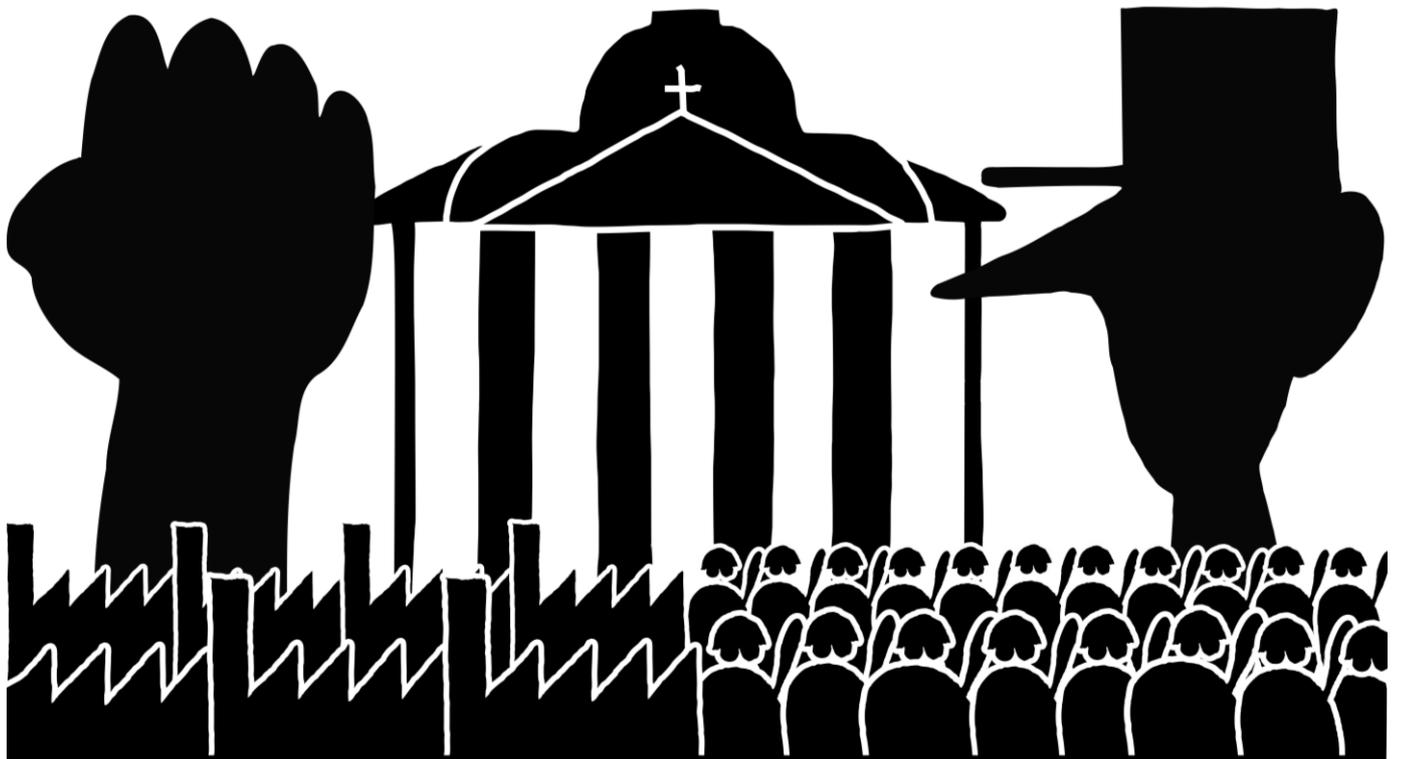


Michel Rémond

à Hoche en 68

témoignage



SOYONS REALISTES
DEMANDONS L'IMPOSSIBLE

Michel RÉMOND

A Hoche en 68.

Témoignage.

A la mémoire de Dominique SINOT,

farouche anarchiste, ami charmant,
mort d'une overdose à Lyon quelques années après les "évènements".

AVERTISSEMENT

50 ans après Mai 68, il m'a paru nécessaire de faire le point sur le mouvement auquel j'ai participé avec passion. Les faits relatés plus bas sont gravés pour toujours dans ma mémoire.

Cela dit, on ne peut s'attendre à un tableau exhaustif de ces semaines de fièvre. Que d'autres que moi viennent apporter leur contribution et leurs analyses. Seul, devant ma page blanche, je veux simplement témoigner. Je repasse le film...

PROLOGUE

(Nuit du vendredi 10/05/1968 - Quartier latin)

"... A 2h15 du matin, après les sommations d'usage, la police attaque les manifestants. La bataille, d'une extrême violence, dure quatre heures, faisant des centaines de blessés de part et d'autre.

Dans toute la France, le choc psychologique est immense: l'émeute, décrite minute après minute par les stations de radio périphériques, prend des allures d'insurrection. La Nuit des Barricades entre directement dans l'Histoire¹."

¹ "La France de 68" d'Alain DELALE et Gilles RAGACHE (Seuil - 1978).

1ère PARTIE : PENDANT.

1. SAMEDI 11 MAI 1968 : Il y a de l'électricité dans l'air.

Ce matin-là, l'atmosphère est électrique. Des ondes mystérieuses courent dans les couloirs. De petites bandes sillonnent le lycée. Je reconnais quelques copains de 1^{ère}. Je n'ai pas eu cette chance: je redouble ma seconde, en littéraire (A2 - Latin).

En classe, nous nous tordons le cou pour apercevoir par les fenêtres les quelques groupes de conspirateurs. Personne ne semble comprendre ce qui se passe vraiment. A la récré, l'effervescence prend de l'ampleur. Les "surgés" (P... et F..., le fameux tandem corse) ont perdu de leur superbe et donnent des directives contradictoires. D'autres "pions", plus jeunes, les bras ballants, font acte de présence, sans intervenir.

Conciliabules, flux, reflux, tout le monde semble dépassé par les événements. Soudain, une rumeur enfle: ils sont là! Qui? Nul ne le sait. Il faut sortir...

Nous remontons par les couloirs vitrés vers la cour d'honneur. Nous débouchons à droite de la chapelle et nous nous engageons dans les allées. Un surveillant fait mine de s'interposer, de barrer le passage puis renonce. L'exaltation monte. Nous fonçons vers le portail d'entrée. Un extraordinaire sentiment de liberté nous envahit. Nous approchons des lourdes grilles. Il y a du brouhaha sur l'avenue.

Le sang, rouge et chaud, coule dans mes veines. Je marche. Je cours? Nous sommes des feux follets. C'est magique. Nous sommes vivants. Nous sommes libres. Nous VIVONS. Nous franchissons les grilles du lycée sous les acclamations: les copains de "Jules"² sont là. Ils nous attendent. Mon cœur bat à tout rompre. Je me fonds dans la foule. D'autres groupes nous rejoignent. Nous sommes quelques centaines. Nous partons en cortège sur l'avenue de Saint-Cloud puis tournons à gauche dans l'avenue de l'Europe. Nous hurlons à pleins poumons: "A bas la répression!"; "Libérez nos camarades!". Nous vociférons sur le passage de la moindre ménagère, du plus insignifiant retraité: "Les parents sont concernés!". A cette heure-là, il y a peu de monde dans les rues. On nous regarde cependant avec intérêt et curiosité. Je suis gonflé à bloc.

Parvenus à la mairie, nous nous engageons dans la rue des Etats-Généraux. Sur le perron de l'Hôtel de Ville, des employés municipaux nous saluent.

Nous obliquons vers l'avenue de Sceaux. Un de nos camarades, Charles Albert R..., surgit à la fenêtre d'un local syndical, fait un bref discours, appelant à la manif parisienne du lundi 13 mai. Nous nous dispersons.

J'ai basculé d'un seul coup: corps et âme. Moi qui viens d'une famille plutôt marquée "à droite", j'ai basculé. Sans hésitation et comme des milliers d'autres. J'aurais eu trop honte de manquer à l'appel des copains. J'ai eu 16 ans l'été précédent et j'ai choisi mon camp: celui de la Révolte. Et de la Liberté. Désormais, plus rien ne sera comme avant.

Le 11 mai 68: ma seconde naissance.

² Lycée "technique" Jules FERRY.

2. Comme dans un rêve.

Le lundi 13 mai, une manifestation colossale s'est tenue pacifiquement à Paris. Le lendemain, à l'heure habituelle, je quitte Viroflay sur ma mob'. Je la gare avenue de Saint-Cloud devant le lycée. L'atmosphère est inhabituelle: souriante, détendue. Des groupes de discussion se forment dans la cour d'honneur. Certains profs jouent les importants, d'autres prennent un air protecteur; quelques un sont à nos côtés, sincèrement.

L'évidence me saute alors aux yeux: le lycée est paralysé. La chaîne hiérarchique s'est effondrée. Il n'y a plus de cours, il n'y a plus d'autorité. Bientôt il n'y aura plus de cantine. Les gens se promènent, vont aux nouvelles, se sourient. L'ambiance est "bon enfant", irréelle. On ose même s'asseoir sur les sacro-saintes pelouses!

Le premier problème à surgir est celui du Bac. Que faire? Beaucoup ont peur de l'échec. Les Terminales se réunissent dans la vieille salle de cinéma, aux fauteuils en bois hors d'âge et qui grincent effroyablement.

Les "prépas"³ semblent peu concernés. Ils déambulent nonchalamment. Sur leurs calots noirs, les insignes dorés brillent au soleil. Ils regardent, avec un rien de dédain, la "marmaille" qui s'agite. Ils impressionnent: ce sont les sectateurs d'une mystérieuse confrérie initiatique.

3. Aux barricades!

Une nouvelle nous parvient en fin de matinée: les "fachos" sont là. Ils croisent rue de Provence et semblent préparer un mauvais coup. Nous nous précipitons dans l'allée qui longe les réfectoires. Grimpés sur des piliers, nous en voyons quelques uns se regrouper au coin du boulevard de la Reine. Ils arrivent! Nous nous préparons à faire face (pas vraiment rassurés). Ils parviennent à forcer le portail, dégondent une porte métallique et l'emportent!... la voie est libre...

En hâte, avec des matériaux récupérés à droite et à gauche, nous édifions une barricade. Poutres, bidons, parpaings: tout est bon. Rien ne manque, car c'est bien, connu, Hoche est toujours en travaux!

Mais l'offensive s'est déplacée: un groupe a réussi à enfoncer une porte rue Richaud, dans un coin oublié, près des préfabriqués "provisoires", bien qu'antédiluviens.

Nous nous portons à leur rencontre. Ils semblent déterminés. Certains ont endossé de lourdes vestes de cuir, d'autres des treillis militaires. Ils dissimulent quelques matraques et objets contondants. Opportunément surgissent quelques profs de "Sciences Nat" qui s'interposent et nous désarment. Quelques barres rebondissent sur le sol avec un bruit métallique. L'un de nos assaillants croit au "complot communiste" qu'il voudrait absolument combattre. Un autre, passablement ivre, est au bord des larmes. Un prof qui le connaît bien nous dit qu'il affronte de terribles problèmes familiaux. La tension retombe. L'un d'entre nous propose aux "visiteurs" de participer aux assemblées et tables rondes nombreuses qui s'organisent et de se faire ainsi une idée. Quelques uns acceptent, d'autres (la majorité) rebroussement chemin. Nous ne les reverrons presque plus durant le printemps.

³Classes préparatoires aux Grandes Ecoles.

* * *

Note d'étape à propos des "fachos".

Durant cette période, la présence des "fachos" a beaucoup contribué à la radicalisation du mouvement. Interprétant à tort les événements comme un complot fomenté "à Moscou" et qu'il fallait liquider d'urgence, ils ont réussi à dresser contre eux des gens qui ne leur étaient pas nécessairement hostiles.

Deux groupes composaient à l'époque leurs troupes (assez maigres): l' "Action Française" (royaliste) et "Occident" ("extrême droite"). Au cours des deux années suivantes, ils ont tenté de nouvelles intrusions qui ont contribué à générer un climat de violence. Paradoxalement, leurs coups d'éclat successifs ont fait émerger, à l'opposé, des groupes révolutionnaires de plus en plus radicaux et mordants.

Cela tient probablement au fait, qu'étant peu ou mal représentés à l'intérieur du lycée, ils ne disposaient pas (ou peu) d'informations fiables sur la façon de traiter le "problème". Pourtant, à Hoche, la proportion de lycéens politisés à "gauche" était infime. Mais, se sentant agressés, de nombreux élèves sont venus renforcer le camp des "gauchos".

En 62-63, apparaissent à l'intérieur du lycée, des slogans favorables à l'OAS⁴. Ils ont été peints nuitamment par des lycéens sympathisants de l'organisation. Ces nationalistes - non-encartés - sont à la fois anti-communistes et antigauillistes. Une partie d'entre eux soutiendra les deux groupes cités plus haut.

Il n'en reste pas moins que je répugne à utiliser ce terme de "fachos", trop galvaudé et instrumentalisé en vue de discréditer l'adversaire. Il n'apparaîtra que pour rendre compte de l'ambiance très particulière de cette époque.

Fermons la parenthèse...

* * *

4. Des millions de rêveurs

Mardi 14 mai. En fin d'après-midi, je quitte le lycée pour rentrer chez-moi. Un petit groupe, près du porche, fait cercle autour d'un transistor. Les visages sont tendus. Je m'approche sans bruit. Je comprends que ce n'est pas le moment de "balancer une vanne". Je me joins aux auditeurs. Un événement fantastique est en train de se produire: à Saint-Nazaire, près de Nantes, des ouvriers qui ont manifesté la veille ont déclenché une grève. Souvent jeunes, ils circulent dans les ateliers; ils sont rejoints par leurs camarades. Ils occupent leurs usines et séquestrent les cadres. Ils viennent de donner le coup d'envoi de la grève générale.

Je tremble d'émotion: c'est trop puissant, trop beau! Mon vieux pays, mon grand pays se met en branle. En quelques heures ils seront des dizaines de milliers; le soir venu, des centaines de milliers. Le lendemain, des millions! C'est formidable, bouleversant. Merveilleux.

Le bateau "France" rompt ses amarres et fait route fièrement au large. En quelques jours, on comptera près de 10 millions de grévistes. Nous ne sommes plus seuls. La France s'arrête. A l'arrêt le petit atelier, la grande entreprise; à l'arrêt les bureaux, les grands magasins, les mines, le métro, les trains...

Les ouvriers des usines BERLIET, à Vénissieux, près de Lyon, écrivent en lettres géantes sur l'enceinte de l'usine, "LIBERTE". Bel exemple d'anagramme.

⁴ Organisation Armée Secrète, partisane de l'Algérie Française.

5. Nos jours heureux

C'est fantastique de voir comme tout est léger, coloré, vivant. Bon sang! Nous avons vécu si longtemps dans la grisaille. Pauvre film en noir et blanc, aux sous-titres illisibles. Bienvenue au Technicolor!

Partout, au lycée et dans toute la France, on discute, on s'interpelle, on se parle, on s'entraide. On fraternise. Jamais la grande devise républicaine -Liberté, Egalité, Fraternité - n'avait paru d'une telle actualité. Ce n'est plus des mots creux au fronton de la mairie. C'est notre quotidien.

Nous rejoignons les CAL (Comités d'Action Lycéens). Nous organisons des collectes sur le Marché Notre-Dame. En quelques heures, notre boîte de carton sur laquelle est inscrit "Comité de Grève" se remplit. Les passants sont généreux. on discute avec tout le monde. Chacun est écouté, respecté. Chacun évoque son expérience, sa vie et ses regrets.

Des gens, souvent âgés, nous encouragent : "Allez-y les p'tits gars, c'est bien ce que vous faites!", ou "il faut un grand mouvement, comme en 36". Quand on fait du stop devant le lycée, on ne reste pas en rade. Quelques minutes plus tard, vous voilà embarqué!

On cesse de courir (au fait, pourquoi courait-on?). On a le temps, non? On veut prendre le pouls du pays et pour cela, il faut se parler.

Et plus que tout, on fraternise.

On se fait des copains dans l'heure. On flashe sur les filles de "La Bruyère"⁵. Chacun entre et sort librement du lycée, dont les portes restent grandes ouvertes. Il n'y a aucun contrôle à l'entrée. Plusieurs commissions fonctionnent: information, réforme de l'enseignement, vie lycéenne, etc... Chacune se voit attribuer une salle spécifique. L'occupation prend ses quartiers.

A midi, nous préparons des sandwiches à la chaîne avec le fruit des collectes. Menu invariable: jambon, pâté; mais bof, on fait avec...

Chaque jour, j'arrive au lycée à la première heure et j'en repars en fin d'après-midi. Fini de rêvasser durant les cours interminables. On ne s'ennuie jamais. Tout est passionnant. La vie ne s'apprend pas dans les livres.

De retour chez moi, je me jette sur le transistor, dernier lien avec le monde. La TV est en grève: le personnel réclame une "information libre". Les journaux ne paraissent plus. Alors j'écoute, fébrile, les nouvelles de la journée si bien rendues par de jeunes journalistes, au cœur de l'action. Nous sommes, je le sais, des milliers à vibrer à l'unisson. Et quand ça cogne au Quartier Latin, des bataillons de jeunes manifestants accourent pour participer à la bagarre.

Auparavant, en faisant mes devoirs, j'écoutais "Salut les copains" sur RTL: Frank ALAMO (Biche, ô ma biche); Richard ANTHONY (J'entends siffler le train); France GALL (Sacré Charlemagne) ou Johnny (le pénitencier).

A présent, j'écoute les comptes-rendus des combats sur le Boulevard Saint-Michel. C'est épique. Quelque-chose du genre⁶:

"...Les manifestants parvenus à la fontaine Saint-Michel, où je me trouve, défilent en rang serrés, déterminés. En face, les CRS barrent le pont qui mène à la rive droite. Les pavés volent, les grenades détonnent, explosent (on entend les bruits à l'antenne). Je dois me mettre à l'abri, l'atmosphère est irrespirable.

... Mais que se passe-t-il? Les premiers blessés sont évacués sur des civières. Les infirmiers ont du mal à se frayer un passage... Le sol est jonché de débris divers..."

Pas besoin de vous faire un dessin. On est chauffés à blanc!

⁵ lycée de Jeunes Filles. Hoche n'est pas mixte. Snif...

⁶ Je promets que ça ressemble à ça!

6. Scènes insolites et pittoresques du temps de grève.

A l'époque, quand on entrait dans le lycée, on trouvait sur sa gauche la loge du gardien et le standard téléphonique. Un monument, une antiquité: on se serait cru au 36, Quai des Orfèvres dans l'entre-deux-guerres. De gros combinés noirs, des fiches qu'il fallait enfoncer dans des trous quand les lumières rouges clignotaient au-dessus.

C'est le matin. L'ambiance est joyeuse. On commente l'actualité. Un copain est assis face au standard, entouré de câbles. Soudain, il prend un air concentré. Une maman est à la recherche de sa fille, qui a disparu depuis quelque temps⁷. Elle fait le tour des "bahuts" de la ville, folle d'angoisse, pour glaner quelques renseignements.

Le copain au téléphone, l'écoute attentivement. Nous faisons silence. Soudain, prenant un ton officiel, il s'exclame, solennel: "Votre fille? ... Mais Madame, elle est au service de la Révolution!"

* * *

Fin Mai, une "Traction" Citroën noire roule lentement dans la contre-allée devant le lycée. Après avoir dépassé le porche, elle s'arrête le long du trottoir. C'est un véhicule qu'on croirait sorti d'un film d'époque, en noir et blanc, avec Gabin ou Lino Ventura.

La portière s'ouvre. La première chose que je vois: les bottes noires rutilantes du conducteur. Il sort, se déplie, rectifie le pli du pantalon. Il n'a pas 20 ans; il est mince et très blond. Il ajuste une casquette sur son crâne.

... Il porte un uniforme de l'arme allemande...

Une tenue impeccable d'officier de la WEHRMACHT! Il n'y manque pas un bouton, ni un galon. Nous sommes estomaqués. Très dignement, il fait quelques pas sur le trottoir comme si nous n'existions pas. Et repart aussi tranquillement qu'il était venu. Personne n'a réagi...

C'était trop énorme.⁸

* * *

Ce matin-là, après une nuit particulièrement violente au quartier latin, nous accueillons nos premiers blessés. Plusieurs véhicules pénètrent dans la cour, avec leur cargaison d'éclopés. Certains sont sommairement pansés. Ils sont pâles, les yeux cernés. On devine qu'ils n'ont pas beaucoup dormi ces derniers temps. Ils s'arrêtent devant l'infirmerie, à droite de la chapelle. Il n'y a pas grand chose à attendre niveau soins.

Mais c'était un havre de paix durant nos jeunes années. Quand on était malheureux, stressés, quand on avait "mal au ventre", on venait y chercher un peu de réconfort. On s'asseyait au calme, parfois on s'allongeait. L'infirmière s'affairait doucement près de nous, nous consolait. Peu après, ça allait mieux. Avant de nous laisser repartir, elle nous donnait un remède miracle: de l'alcool de menthe sur un sucre, qui fondait délicieusement sur la langue. Un traitement terriblement efficace, je peux en témoigner! On sortait tout ragaillard.

En Mai, évidemment, l'alcool de menthe n'aurait pas suffi. J'apprends que plusieurs étudiants (les moins gravement blessés) souhaitaient s'éloigner de la capitale et de ses hôpitaux débordés. Ils redoutaient de plus d'être "fichés" suite aux barricades ou même d'être arrêtés sur place et conduits dans les commissariats sur lesquels circulaient les plus folles rumeurs. On y disait que loin des journalistes les policiers se "vengeaient" de manière infâme. Et que plusieurs étudiantes avaient été violées dans les locaux.

Finalement, nos blessés sont conduits dans les dortoirs des internes. Sous la protection de ceux-ci, ils vont sombrer dans un sommeil réparateur. Beaucoup ont tâté

⁷ Un certain nombre d'étudiants et de lycéens, parfois très jeunes, désertent le domicile familial, où l'on tentait vainement de les retenir.

⁸ Authentique! Le mystère demeure...

de la matraque (le "bidule"), mais surtout ils sont épuisés nerveusement. Ils ont connu l'angoisse de l'encerclement, parfois la fureur des coups directs.

* * *

Un après-midi de la fin mai, on m'entraîne vers une petite salle qui servait généralement aux cours d'histoire (ou au catéchisme). Une salle pittoresque, un amphi miniature, estampillé fin XIXème siècle (datation au carbone 14). Gradins, degrés, tables, tout est en bois, patiné par les ans.

On s'assied sagement. Entrent avec des airs de conspirateurs plusieurs étudiants venus de Paris. Ils portent des cuirs, ont des casques de moto. Ils se regroupent sur l'estrade. Et là, surprise! Ils posent sur le bureau des masques à gaz. Ils entreprennent docilement de nous en enseigner les rudiments, le fonctionnement, les conditions d'utilisation. Je me fais oublier (j'ai peur d'étouffer si je l'enfile!). Puis nos visiteurs repartent.

En sortant, je me pose pour la première fois la question: "va-t-on vers la guerre civile?"

* * *

A l'heure du déjeuner, nous prenons le soleil devant le lycée. Se pointe un jeune homme, avec un sourire un peu niais, qui cherche à engager la conversation avec nous. Nous flairons un "espion" car nul ne l'a jamais vu dans les parages. Nous restons méfiants: ce pourrait être un éclaireur chargé d'évaluer notre dispositif. Et finalement, c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous le questionnons gentiment. Il n'a pas la "lumière à tous les étages" et se révèle être envoyé par le camp d'en face, c'est-à-dire "l'Action Française".

Dès lors, on s'amuse bien. On le fait chanter dans la loge. Il interprète une chanson de son groupe politique, "la Royale". Cela nous plaît tellement que nous nous efforçons de l'apprendre par cœur. Nous lui faisons répéter tous les couplets. Il s'exécute avec grâce. C'est du style: "Et vive le Roi, on s'fout d'la République, la gueuse on la pendra".

Il repart enchanté de ses "contacts". Et nous ravis d'avoir ajouté un chant à notre répertoire.

* * *

Début Juin, j'assiste régulièrement aux réunions de la commission "Réforme de l'enseignement". Un prof d'Histoire, M. L... orchestre les débats. Il est présent tous les jours et prête volontiers son concours.

Nous dissertons à l'infini sur la manière de rendre les cours plus vivants en faisant "participer" (maître mot de cette période) les élèves. J'émetts l'idée de présenter des exposés dans certains cours.

Près de l'entrée, face à moi, je vois un camarade maussade qui a l'air de s'impatienter. Il supporte encore quelques minutes sur ce thème, puis, soudainement, explose:

"On ne s'est quand même pas fait casser la gueule sur les barricades pour des réformettes!"

Bien que n'étant pas seul en cause, je prends la réflexion pour moi. Je rougis jusqu'aux oreilles. Le camarade (un grand) s'en va. Nous nous regardons, penauds. Au fond de moi, je sens qu'il n'a pas tort. Et puis une autre voix en moi prend le relais. Et si j'avais aussi un peu raison?

7. Un ange gardien très sollicité.

Huit heures: je lance le moteur de ma "mob" (Peugeot 102) dans la descente devant la maison. On est à la mi-juin et si les journées sont tièdes et délicieuses, certains matins sont frisquets. Je suis mal réveillé. Dans mon cerveau s'entrechoquent des tas de réflexions confuses. Je remonte le col de mon imper. Je tourne la poignée à fond. Je commence mon périple habituel dans les petites rues des côteaux de Viroflay.

A deux cents mètres de chez moi, faute d'attention, je prends un virage trop vite et beaucoup trop large. Je tente de rectifier ma trajectoire. Trop tard: en face, il y a une voiture...

Le conducteur essaie de m'éviter⁹. J'ôte mes pieds des pédales pour les poser sur le capot moteur car je sais que je vais toucher. Puis plus rien... Le flipper a fait "TILT".

En fait, ma pédale a accroché son pare-choc. Ma tête a heurté le coin de sa portière. Je n'ai pas de casque, évidemment¹⁰.

Je suis allongé sur le dos. Je reprends conscience lentement couché sur le macadam. Des riverains font cercle autour de moi. Mes parents, prévenus par des voisins, ont accouru. J'ouvre grand les yeux; je vois le ciel bleu. Un homme se penche sur moi, en uniforme, un policier. Un gardien de la paix!

Je balbutie: "Je rêve..."

L'agent: "Ne bougez pas."

Dans l'ambulance qui m'amène à l'hôpital, je rends tripes et boyaux. Sur la table d'examen, avant la radio, je vomis encore. Je suis confus: "Excusez-moi".

L'infirmière: "Ne vous inquiétez pas, c'est le choc."

Le médecin diagnostique un traumatisme crânien avec perte de connaissance. Mais étrangement, je n'ai rien de cassé. Pas de plaie, à peine quelques égratignures, comme si j'avais été déposé en douceur sur le bitume.

Par la suite, et après d'autres épreuves, j'attribuerai ma survie à la protection de mon ange gardien¹¹. Alors, merci cher ange. Mais pour l'instant l'accident ne fait pas mes affaires. Je suis comme un lion en cage. Bien que faible, je harcèle le personnel pour repartir de plus belle. Rien n'y fait, il est intraitable:

"Vous resterez une semaine en observation ici car vous avez perdu connaissance".

On me colle dans une chambre en compagnie de trois autres patients. Mon lit est près de la fenêtre. J'ai été conduit à l'hôpital de Versailles, rue Richaud. Et quand je me dresse sur ma couche... je vois - à quelques mètres - l'enceinte du lycée, côté gymnase; le terrain où nous nous exerçons au lancer du poids. C'est trop bête, c'est à pleurer.

8. Clap de fin.

Dès ma sortie, je fonce au lycée. Tout est calme, trop calme. Il fait chaud, mes souliers soulèvent la poussière dans la cour où nous jouons au foot. Il y a un préau où l'on peut boire. C'est un endroit familier; on enfonce le robinet et l'eau coule, puissante et fraîche. Elle a un goût métallique que j'aime. Je m'en rassasie.

Puis je pars en inspection. Tout est désert. Les rares personnes que je croise ne m'apprennent rien. C'est comme s'ils me parlaient une langue étrangère.

⁹ Par la suite il nous dira qu'il est même monté sur le trottoir.

¹⁰ Personne n'en porte à cette époque.

¹¹ Je n'oublie pas de lui rendre hommage tous les 2 Octobre, fête des "Saints Anges Gardiens".

La réalité pourtant est là: le mouvement se meurt. Et certains meurent pour le prolonger¹². Ce sont les derniers soubresauts. Dans quelques jours, l'essence reviendra à la pompe. Délivrance pour des millions d'automobilistes frustrés. Les français peuvent enfin partir en week-end et confirmer aux grands-parents, dans le Quercy, que les chars russes ne sont pas entrés dans Paris... La France veut tout oublier et prépare ses vacances¹³.

* * *

Mes parents ont loué une maison à Argelès-sur-Mer. J'arpente la plage, l'air farouche. Ma mère m'a taillé un vieux jean en bermuda. Sur la poche arrière gauche, j'ai écrit au feutre noir "Ni dieu ni maître" et sur la droite "Ne pas subir", devise qui est, semble-t-il, celle de la légion (sic). On me regarde avec curiosité, mais sans animosité.

Finalement je profite bien de ces longues vacances. Et le soir je me dis, avant de m'endormir: "Ce n'est que partie remise. A la rentrée, vous allez voir ce que vous allez voir. Attention les yeux!".

¹² Gilles TAUTIN, lycéen, à Flins, près des usines Renault. P. BEYLOT et H. BLANCHET, ouvriers, aux usines Peugeot de Sochaux.

¹³ Claude NOUGARO, Dans "Paris-Mai", évoque ce retour "à la normale":
"le casque des pavés ne bouge plus d'un cil
la Seine de nouveau ruisselle d'eau bénite
le vent a dispersé les cendres de Bendit (Cohn-Bendit)
Et chacun est rentré chez son automobile"

DEUXIEME PARTIE: AVANT.

1. Le petit blond avec les cheveux en brosse.

Ce blondinet, c'est moi, né à Alger en Août 1951. Dix ans plus tard, mon père jugera plus prudent de nous rapatrier en France, ma mère, mon frère cadet et moi. En 1962, l'Algérie deviendra indépendante. En masse, les "pieds noirs" rejoindront la métropole. Aller simple sans espoir de retour. Ils voueront une rancune tenace au Général qui leur avait déclaré: "Je vous ai compris!"¹⁴.

Il est loin mon soleil; ils sont loin les copains qui souriaient pour la photo de classe sur fond de palmiers et de plantes exotiques. Loin les amis d'enfance, dispersés aux quatre coins. L'ennui, la solitude, la tristesse, voilà mon lot quotidien.

Le froid glacial de l'hiver; les doigts gelés malgré les gants; le ciel bas et noir. Au moment du goûter, il fait déjà nuit. Je m'enferme dans ma chambre en compagnie de mes quarante volumes de Jules VERNE, cadeau de mon grand-père, dans la belle collection HETZEL. Les "Voyages Extraordinaires", mes nouveaux compagnons. Trois ans pour tout lire, de la première à la dernière page. Plus de dimanches à la plage, mais des dimanches à tourner des pages.

Mon père nous emmène parfois à Montparnasse ou aux Champs-Élysées voir ou revoir les beaux films, sur grand écran: "Le pont de la rivière Kwai", "les 7 mercenaires", "le jour le plus long", "la conquête de l'Ouest"¹⁵. J'en ressorts les joues en feu. Puis nous rentrons au crépuscule, les essuie-glaces balayent le pare-brise. Encore un jour de pluie. Et demain, il faudra retourner à l'école.

2. Dégage, bizuth!

Je rentre à Hoche en 6^{ème}, après mon CM2 à Viroflay. Nous sommes quelques-uns à avoir été "sélectionnés". Mes parents sont satisfaits. Et moi je suis... terrifié.

On est des centaines devant les réfectoires. Il faut répondre à l'appel de son nom: on constitue les classes. Je tends l'oreille. J'ai un ou deux copains noyés dans la foule. Comme moi, ils n'en mènent pas large. On nous communiquera ensuite l'emploi du temps.

Je suis perdu. J'erre dans les couloirs comme une âme en peine. Mais où est la salle 104? Et celle des Sciences-Nat? Je fonce pour arriver à temps au cours d'Anglais. C'est la folie. On a du mal à progresser dans les couloirs; ça bloque dans les escaliers.

Et soudain... BLANG! Me voilà par terre. Car je ne suis qu'un bizuth, un moins que rien, une larve. Je ne peux même pas me plaindre (et d'ailleurs auprès de qui?). Les grands ont tous les droits. Et d'abord celui de m'humilier, de me bousculer, de me jeter à terre, de tirer sur les cartables que je porte en bandoulière.

¹⁴ Dans ce contexte, le slogan de 68, "10 ans ça suffit" (le Général De Gaulle a pris le pouvoir en 58) suscitera mon adhésion immédiate (et enthousiaste).

¹⁵ En kinopanorama, l'écran est bombé, les spectateurs ferment les yeux quand les bisons arrivent sur eux.

Quand je le pose à terre, les grands s'en emparent et jouent au foot ou au rugby avec. Je déteste ça, car je prends soin de mes affaires. Je cours après mes tortionnaires pour récupérer mon bien. J'ai envie de pleurer, d'abandonner.

Si je demande quelque chose, un renseignement, un itinéraire, on me répond invariablement: "Ta gueule bizuth", "Dégage bizuth".

Au réfectoire, à midi, on n'est pas mieux loti. On mange à toute vitesse (ce qu'on veut bien nous laisser) dans un vacarme assourdissant. Chaises qui grincent et couinent sur le carrelage; couverts, plats en inox qui résonnent sur les tables en formica. Mon petit bonheur: un verre de jus de pomme que je protège comme un trésor. L'après-midi, en cours, j'ai le ventre noué par tout le stress accumulé.

Le soir je prends le bus (le 171) qui me mène à la pointe de Chaville. Arrivé là, j'emprunte une sente raide, mon cartable pèse des tonnes. Au sommet du raidillon, je rejoins notre petit pavillon de banlieue. Et il faudra revenir demain...

Et puis un jour on s'habitue. On est un "grand" à son tour. On voudrait bien bizuter les nouveaux, les 6^{èmes} tout intimidés. Mais on y renonce vite, on n'a pas le cœur à ça. On se sent coupable si on fait souffrir les autres.

On tourne la page.

3. Macabre et drolatique apparition.

Au printemps 65, un évènement "colossal" déclenche l'hilarité générale dans le lycée. On se précipite dans les derniers étages, on se bouscule autour des fenêtres mansardées. On se tord de rire sous le regard sévère des pions présents en nombre qui peinent à rétablir l'ordre à coups de: "Dispersez-vous, y'a rien à voir".

Et pourtant si! Je m'approche intrigué; tout le monde rit et applaudit. Et il y a de quoi. Tout en haut du grand dôme bombé de la chapelle, on a arrimé au paratonnerre un vélo, un "vieux clou". Un squelette est assis sur la selle. Sur le crâne grimaçant, un chapeau melon.

Ce sont très certainement des internes qui, de nuit, ont réalisé la scène. En prenant des risques énormes. Le toit de la chapelle en effet est recouvert d'ardoise. Il peut se révéler glissant et il vaut mieux ne pas chuter.

Pour monter, il faut s'accrocher solidement à quelques barreaux métalliques. C'est de loin le gag "potache" le plus réussi de l'année. Le squelette a été kidnappé dans une salle de sciences. Il faudra l'intervention des pompiers pour effacer la "scène de crime". Les coupables courent toujours.

Un tel spectacle mérite bien d'arriver en retard au cours suivant. Merci les gars: qui que vous soyez, c'était vraiment un coup génial.

4. Tombe la neige.

1966. En ce début d'année, il a neigé abondamment. La neige... Comme la ville est belle, quand elle se dévoile dans la brume matinale, les derniers flocons virevoltant. On approche du lycée; le manteau blanc craque et se déchire à regret sous nos grosses chaussures. Les sons sont amortis, étouffés. On voudrait préserver cette douceur et cette sérénité, se glisser furtivement le long des allées comme des écureuils.

Dès le portail, dans le jour qui se lève, on découvre le lycée puissant, massif, sévère avec ses bâtiments qui ont l'air de traverser les siècles sans sourciller. La neige recouvre les parterres.

Mais dès les portes vitrées franchies, sur le dallage inondé et glissant, commence une autre histoire. Tout proviseur le sait: l'arrivée de la neige, c'est le "cirque" assuré. La neige imprime la folie dans nos têtes.

Bataille rangée: tous les petits Napoléon en herbe composent escouades et bataillons. Il ne faut pas rester à l'écart, ni être mauvais joueur; c'est la dégelée assurée! Il faut choisir son camp, constituer des réserves, se montrer brave et audacieux, attaquer l'adversaire quand il se trouve à court de munitions. Le harceler, le forcer à se replier, l'acculer et pour finir le "massacrer". Glissades joyeuses et sacrés gadins. La neige a recouvert de traîtreuses plaques de glace. Encore un joli vol plané.

L'autorité a déserté le champ de bataille. Aux récrés, au moment des repas, c'est Austerlitz ou Waterloo. Pas de quartier. Sus à l'ennemi!

A la sortie, en fin d'après-midi, ça repart de plus belle devant le lycée. Une dernière "explication" avant de rentrer à la maison. Mais... voilà que les premières voitures des profs sortent prudemment de la cour d'honneur. On les reconnaît, on les repère. Certains passent sans encombre, un sourire crispé aux lèvres. On est des dizaines, rigolards et déchainés, le souffle court et les cheveux trempés.

Suivent les profs qu'on aime moins, beaucoup moins ou qu'on déteste. Ceux-là fixent obstinément leur volant ou le capot de la voiture. Je crois qu'ils n'en mènent pas large. Et le bombardement commence.

Des dizaines de boules s'écrasent sur le toit, les portières, le pare-brise. Difficile pour eux d'accélérer, d'échapper au lynchage. Le sol est glissant et la contre-allée encombrée. Alors ils laissent passer l'orage. Des pions veulent intervenir, mal leur en prend: des tirs bien ajustés (venus on ne sait d'où?); voilà de quoi calmer leurs ardeurs.

Parmi les enseignants désignés à la vindicte populaire: un prof d'allemand, M. X., un prof de maths, M. Y., et surtout un prof de musique, M. L., une terreur, un sadique - la bête noire de tous les potaches.

Douce vengeance anonyme, que nous savourons.

Une fois tous les véhicules sortis, on observe quelques grands qui écrivent avec des paquets de neige, sur l'enceinte du lycée. Quand ils ont enfin terminé, on les entoure pour admirer le travail. Et on lit le message en lettres géantes: "HOICHE = PRISON".

5. Un monôme un peu particulier.

La tradition veut, à cette époque, qu'après un examen (brevet et BAC), les candidats défilent dans les rues dans un joyeux désordre. Cette coutume est semble-t-il fort ancienne¹⁶.

On fêtait donc nos succès et aussi les vacances toutes proches. Il y avait bien sûr quelques "débordements". On se dirigeait vers le centre-ville en hurlant et en se bousculant, renversant quelques étals au passage. On faisait peur aux "mémés"; on jouait des tours pendables.

On avait des œufs, un peu de farine, des boulettes de papier et aussi -et surtout- les fameuses "bombes algériennes". Celles-ci se présentaient comme de petits sacs en papier fermés et tournés en "tire-bouchon". A l'intérieur, on trouvait un mélange de minuscules graviers et de poudre noire. Lancées adroitement et avec force sur une surface dure, nos bombes explosaient. C'était bruyant mais sans danger (les pétards à mèche, utilisés également, étaient autrement redoutables) et cela avait le don d'effrayer les passants. Bref, c'était parfait.

* * *

Au printemps 66, nous sortons du lycée par le boulevard de la Reine pour fêter notre réussite au brevet (BEPC). C'est une sacrée pagaille. Nous avons l'intention de continuer la fête au milieu de la foule des chalands, dans les artères du centre. Une surprise nous attend, dès les grilles franchies.

¹⁶ A l'origine, nous dit le "Petit Larousse", il s'agit d'un "cortège d'étudiants marchant en file indienne en se tenant par les épaules".

Alertée de nos intentions, la police a pris ses dispositions. Plusieurs cars, placés en travers, barrent le boulevard que nous voulons emprunter. Des gardiens, sur le terre-plein, filtrent les allées et venues. Nous sommes sidérés. C'est la première fois que nous voyons un tel déploiement de force. Nos démonstrations quoique bruyantes, sont plutôt "bon enfant".

Puis nous nous enhardissons et nous rapprochant des cars, nous lançons quelques projectiles (inoffensifs) sur les forces de l'ordre. Celles-ci ont reçu des consignes de fermeté et parviennent à embarquer quelques camarades dans un "panier à salade". Nous protestons avec véhémence. Rien n'y fait. Ils seront relâchés plus loin et devront faire quelques kilomètres à pied pour regagner leur domicile.

Finalement nous nous dispersons, interloqués par l'attitude agressive des gardiens de la paix. De notre côté monte une sourde hostilité contre la police, certains copains n'hésitant plus (à distance) à proférer à leur rencontre insultes, quolibets et "noms d'oiseaux".

6. La curieuse année 67.

En anglais, nous avons une jeune et jolie prof. Bien sûr, tout le monde craque pour elle. Il y a si peu de visages féminins dans le lycée. Elle manque d'autorité, elle peine à s'imposer, alors nous nous acharnons. Elle aussi elle craque mais pour d'autres raisons. Nous sommes "vaches" et très vite le chahut se généralise. Elle y réagit maladroitement en ciblant certains d'entre nous.

Aux premiers beaux jours, nous constatons que son ventre s'arrondit. Pas de doute, Mme M... est enceinte. La pauvre...

Un jour, en séance, elle nous fait répéter après elle, une suite de mots anglais pour en améliorer la prononciation. Mais dans la liste, il ya le mot "balloon"... Ce terme déclenche alors -du fait de sa grossesse- un fou rire général. Nous répétons en chœur, égrillards et avec gourmandise: "Balloon", "Balloon", "Balloon" en traînant sur la dernière syllabe. Mme M. tente de nous arrêter, impossible, rien n'y fait. Le mot "Balloon" -beulloune- vole de travée en travée, s'éteint dans les premiers rangs et renaît au fond de la classe. Insaisissable.

La prof se lève soudainement, les larmes aux yeux, se précipite sur la porte: "Cette fois-ci c'en est trop!". Elle disparaît... et revient quelques minutes plus tard accompagnée du surgé furibard. Celui-ci on le craint. Il nous tient un discours bien senti dans un français peu académique dont la substance est: "Arrêtez votre b... ou vous le regretterez. Vous voilà prévenus bande de petits s...". Silence de mort. Cela nous calme pour quelque temps.

*

Le vendredi matin, nous avons "plein air". C'est-à-dire que nous grimpons au stade Montbauron pour y jouer au foot, au rugby ou courir des 400 mètres. Nous aimons bien ces séances: l'endroit est préservé, beau et calme. Nous foulons les aiguilles de pin au pied des grands arbres. Le prof est sympa, il nous laisse organiser les équipes, n'intervenant que pour éclaircir un point de la règle du jeu. En cas de litige seulement. Touche? Hors-jeu? Il ménage les susceptibilités, apaise les tensions. Enfin il tranche sans contestation. Nous nous défoulons bien.

Au retour dans les vestiaires, nous entonnons tous ensemble notre "chant de guerre". Ce n'est pas "l'Internationale", "la jeune garde" ou "le chant des partisans".

Non c'est... "les élucubrations" d'Antoine!

Nous connaissons les paroles par cœur et nous les reprenons joyeusement. Ça commence ainsi:

"Ma mère m'a dit Antoine va t'faire couper les cheveux
Je lui ai dit ma mère dans vingt ans si tu veux
Je ne les porte pas pour me faire remarquer
Ni parce que je trouve ça beau, mais parce que ça me plaît
Oh Yeah!"

Le "Oh Yeah!" a une importance capitale. Il ponctue chaque couplet. Il importe d'appuyer avec conviction ce "Oh Yeah!". Il faut le jeter à la face du monde avec force et assurance.

Assis près de moi, il y a Bernard V., Marc C., Saint-R., Philippe P. . On est soudés, on s'éclate. La chanson se termine par:

"Mettez la pilule en vente dans les Monoprix!" suivi nécessairement d'un "Oh Yeah!" triomphant.

* *

Au printemps 67, nous nous inquiétons pour Israël. Nous sommes plusieurs à aimer l'Histoire et à suivre l'actualité. On parle du Vietnam, du Proche-Orient. Au sortir du réfectoire, un de nos copains, Denis G., nous expose doctement la situation délicate de l'état hébreu. Il dessine sur le sol, à l'aide d'un bâton, les frontières de la petite nation. A l'Ouest, la Méditerranée; au Nord, le Liban et la Syrie; au Sud, l'Egypte; à l'Est, la Jordanie.

"Ici, vous voyez, la "Légion Arabe", massée à l'Est est en mesure de couper Israël en deux. Et les armées coalisées des états arabes peuvent écraser les juifs et les rejeter à la mer."

Nous restons silencieux. Nous partageons les craintes largement répandues dans l'opinion française. Mais le scénario catastrophe ne se produira pas. Israël déclenchera (en Juin 67) une guerre préventive prenant ses adversaires de court. Tsahal, l'armée d'Israël sera conduite à la victoire par un certain Moshe DAYAN, l'officier borgne au bandeau noir sur l'œil. Un général prénommé Moïse!

* * *

Quand nous avons de oranges au dessert, nous les emportons pour les déguster dehors, tranquillement. Nous nous regroupons par affinités. Notre coin attitré se situe près de la clôture du stade, là où se donne le départ du 100 mètres. Nous nous appuyons sur les barrières pour éplucher nos fruits, parfois nous nous asseyons à même le sol pour jouir des doux rayons printaniers.

Ce jour-là pourtant, l'ambiance est houleuse à notre sortie. La police est entrée dans le lycée par le boulevard de la Reine. Les agents passent en revue nos mobs soigneusement alignées. Ils examinent nos montures, les pots d'échappement, les freins, les phares...

Inouï: ils collent même des contredanses!

Là c'en est vraiment trop! Que la police sévisse sur la voie publique, nous voulons bien l'admettre. Mais à l'intérieur du lycée, NON!

Spontanément nous nous rassemblons. Pour nous lycéens, les mobs c'est sacré. Dès que l'âge autorisé est atteint, nous "tannons" nos parents pour nous en faire payer une. Nous rangeons alors le vieux vélo qui a tant servi au garage. Place à l'ivresse de la vitesse, les cheveux dans le vent!

Trois marques constituent l'essentiel de l'écurie lycéenne: Peugeot, Motobécane et Flandria. Ces-dernières -il y en a peu- c'est la super classe! On les admire, on les détaille avec envie: elles ont des vitesses!

Quiconque s'aviserait dans le lycée de dégrader une mob, de piquer des pièces ou de la désosser s'exposerait à de sévères représailles. Il serait mis au ban de notre société.

Alors là, venir nous persécuter dans le bahut, ce n'est pas possible. La foule grossit et gronde. Des oranges volent en direction des policiers qui se retirent aussitôt. Des pions veulent s'interposer; le plus grand prend une orange en pleine tête. Nous restons maîtres du terrain.

* * * *

Quelque chose de profond vient de se produire. Car pour nous le lycée c'est les élèves, les profs et les agents techniques, point barre! Les parents sont à peine tolérés, alors les policiers...

Sans mot d'ordre et sans leader, la fameuse "communauté éducative" s'est soulevée, réagissant d'instinct à l'intrusion policière. Pour nous, Hoche n'est pas seulement un groupe de bâtiments disparates, c'est un ensemble vivant, consacré à l'étude, qui doit être sanctuarisé.

Moins d'un an plus tard, l'arrivée des CRS à la Sorbonne mettra le feu au quartier latin. Là encore, l'entrée de la police dans les bâtiments universitaires¹⁷ apparaîtra comme une provocation, un acte de violence insoutenable. Un viol. La Sorbonne, rouverte ensuite, deviendra un pôle de la contestation et un forum permanent. La vieille Sorbonne reconquise: un symbole des libertés universitaires.

¹⁷ Pour empêcher la tenue d'un meeting interdit.

TROISIEME PARTIE : APRES.

1. Une pilule plutôt amère.

Septembre 68. La rentrée est morose et déconcertante. C'est à croire que tous les copains se sont volatilisés. Mais où sont-ils? Où sont les grandes gueules, les enragés?

Le lycée a repris son visage d'antan: compassé et sinistre. Je commence à comprendre. Beaucoup ont eu leur BAC (le fameux BAC 68!). Les autres n'ont pas été admis à redoubler (bon débarras). Certains parents ont retiré leurs rejetons du lycée (trop mal famé) pour les inscrire en boîte privée comme mon pote Thierry M. à "Stanislas". Paris, province, en tout cas le plus loin possible. D'autres copains ont tout plaqué pour voler de leurs propres ailes. Certains se sont assagis.

L'administration du lycée pense fermer la "parenthèse" printanière. On lit dans leurs regards: "Bon les gars, vous vous êtes bien amusés. Maintenant fini de faire les andouilles et au boulot". Avec le sous-entendu classique: "Ou il vous en cuira". A Paris, dans les grands lycées -Chaptal, Buffon- il en est de même. C'est la reprise en main.

Alors? Faut-il se résigner? Pour moi c'est impossible. J'ai trop rêvé, j'ai trop vibré, je ne peux plus rétrograder. S'il le faut nous recommencerons tout à zéro avec la certitude que le mouvement renaîtra bientôt -tel le phénix- de ses cendres¹⁸.

A Hoche, le mouvement était comme une capsule spatiale. Les deux premiers étages ont été largués, leurs réservoirs vides. A présent, c'est à nous d'agir, le 3^{ème} élément de la fusée. Soit on capitule, soit on se bat. On n'a pas le choix: il n'y a personne d'autre que nous. Par la force des choses, nous sommes en première ligne.

Un mois plus tard, répondant à un mot d'ordre national, nous tentons de nous rassembler à la récré de 10 heures. Nous ne sommes qu'une trentaine. Denis G. et Charles-Albert R. ouvrent une fenêtre au-dessus de la cour. Denis prend la parole, on l'entend à peine. Penauds, nous regagnons nos cours.

Nous sommes une poignée, décidés à ne pas amener les couleurs. Il n'y aura pas de reddition. Tous les samedis midi, nous vendons nos journaux à la criée, à la sortie du lycée: "ACTION" (journal des comités d'action) puis "l'Insurgé" ou "Front Libertaire" de l'O.R.A. (Organisation Révolutionnaire Anarchiste).

Dans les autres lycées de la ville, c'est encore pire. Certains jours, je me pointe à "La Bruyère" pour vendre mes canards. Les filles, sous étroite surveillance, osent à peine m'adresser la parole ou prendre mes tracts. Parfois elles m'achètent un exemplaire le plus loin possible du lycée. C'est déprimant.

Ce prosélytisme finit par attirer l'attention des "fachos" qui veulent rattraper le temps perdu et s'imposer. C'est tendu. Notre activité régulière nous vaut d'être considérés comme des "meneurs" et c'est fâcheux. Cela pourrait paraître flatteur, mais c'est surtout dangereux!

Pourtant, le feu couve sous la cendre. Près de nous. Nous sommes loin de nous douter que deux clans s'affrontent sans ménagement chez les prépas. La plupart sont internes. A l'abri des regards se mène une lutte confuse et indécise entre partisans et adversaires du bizutage. D'emble, un groupe d'étudiants a refusé de se plier à la tradition. Tradition souvent stupide et odieuse, avec son lot de brimades et d'humiliations.

Nous apprendrons bien plus tard, qu'on a échangé des coups dans les salles, les couloirs et jusque dans les dortoirs. Les contestataires ont gagné: le bizutage n'aura pas lieu. Ces "durs" ont remporté un combat qui paraissait perdu d'avance.

Ils en tirent un prestige certain; on réfléchira à deux fois avant de les provoquer.

¹⁸ Cette idée est largement partagée. En 1973, nous manifestons encore en chantant: "5 ans déjà, coucou nous revoilà!"

2. Le p'tit prolo.

C'est ainsi que nous avons baptisé le bar-tabac¹⁹, en haut de la rue de la Paroisse, donc tout près du lycée. C'est notre quartier général, notre deuxième foyer. On y passe des heures entières, dans l'arrière-salle, séparée du bar par une cloison, dont le haut est vitré. En hiver, un poêle énorme ronfle. Nous nous serrons sur la banquette en moleskine rouge. Et là, on peut discuter à l'infini sans être trop dérangés.

Le patron, Gérard, n'est pas très commode et il a un physique imposant. Bien sûr, il ne partage pas nos idées, mais il accepte un tacite partage territorial. Au bar, autour de lui, des pépés à casquette lèvent le coude avant d'aller au marché avec leurs cabas. Au retour, ils sont là aussi et vident canon sur canon à une cadence infernale avant de rentrer sagement chez eux. Là, Gérard règne en maître. Les verres sont remplis sur un signe imperceptible: Ricard, vin blanc, rosé, rouge... En tout cas, pas de limonade.

De l'autre côté de la cloison, c'est nous, les joyeux drilles un peu bruyants, dans un nuage de fumée. De temps à autre, Gérard passe la tête: "Eh les gars, ça fait deux heures que vous êtes là, faudrait voir à consommer!".

Nous protestons. Devant nous des tasses vides: café, chocolat. Ceux qui paraissent les plus âgés (personne ne vérifie) ont droit au petit blanc dans les jolis verres évasés. Le menu lycéen: un paquet de "P4" -quatre cigarettes desséchées dans un étui papier, les "Parisiennes"- et un petit blanc sec. Addition: 0,50 franc!

Le nom choisi vient de "petit prolétaire", devenu le "p'tit prolo" et pour les initiés, le "p'tit prol". Bref l'établissement est devenu une institution. Sa réputation dépasse celle du lycée car on y passe finalement plus de temps. On sèche beaucoup dans l'après 68.

L'administration essaie désespérément de faire circuler dans les classes cahiers de texte (verts) et cahiers d'absence (jaunes), joliment reliés. Manque de chance, ils disparaissent mystérieusement. Les autorités tentent-elles de les remplacer par de simples feuilles volantes? Quelle déveine: on les retrouve enfoncées dans les toilettes à la turque.

Essayer le "p'tit prolo", c'est l'adopter! Une peine de cœur? Les copains sont là: "Allez, bois un coup, ça va passer"; il y a toujours quelqu'un qui te rendra le sourire. Une belle blonde qui pointe sa jolie frimousse: "T'en va pas, on va te faire une place!".

Le samedi après-midi, ça ne désemplit pas. J'y ai mes habitudes: 20h de cours maxi, 30 heures de bistro minimum (par semaine, bien entendu). Je gare ma mob dans la contre-allée (il y a une entrée avenue de Saint-Cloud, bien pratique pour nous). Je reconnais celles des autres garées devant le troquet. On va fêter nos retrouvailles.

Ici s'échafaudent des théories variées, parfois fumeuses; on rédige des tracts sur les tables en formica; on se donne rendez-vous avant de partir en manif à Paris. On guette les "fachos" qui remontent l'avenue de temps à autre. On prépare la soirée: "dis je suis pas invité, tu crois que je pourrai entrer?"

Il y a un autre bar en face, le "Coq Hardi"²⁰. Nous l'aimons moins. D'ailleurs les surgés y sont clients. Ils y prennent l'apéro. On ne pactise pas avec l'ennemi, surtout quand il a le pouvoir de contrôler nos emplois du temps...

3. Pas de balle pour une affiche.

L'émotion est énorme. René G. notre gentil petit corse au doux sourire et aux lunettes rondes d'intellectuel a été blessé par balle.

¹⁹ Transformé en bar "chic" par Gérard, il deviendra le "Sully", en toute simplicité... Aujourd'hui, c'est "les burgers de PAPA".

²⁰ Aujourd'hui "la Crêperie".

En février 69, le président américain Richard Nixon entame une visite officielle en France, où il doit être reçu par le Général De Gaulle. Une rencontre est prévue à la fin du mois au Trianon à Versailles.

Quelques jours avant, René (qui est en prépa "Agro") et quelques copains²¹ s'entassent dans une 2CV. Avec eux le matériel classique du militant: affiches, colle, balais et bombes à peinture. Dans l'attente de la visite, la ville grouille de forces de police. Les copains, opposés à la guerre du Vietnam veulent signifier que Nixon n'est pas le bienvenu.

Ils sont surpris devant la gare de Versailles Rive-Droite en train de coller. Ils s'engouffrent dans la 2CV qui démarre en "trombe". Un policier perd son sang-froid, arme son pistolet et tire sur la voiture qui passe devant lui et s'éloigne. La balle transperce le coffre du véhicule, traverse le siège en tissu et pénètre dans le poumon de René, assis à l'arrière.

Soudain René pâlit: "Eh les gars, ça va pas. Je me sens pas bien."

Il réalise qu'il a été touché. Le conducteur le conduit à l'hôpital Mignot et le dépose aux "urgences". Là on s'affaire immédiatement autour de lui. Le cas peut être très grave. Soins intensifs: il est sauvé.

Samedi suivant en début d'après-midi au "p'tit prolo". Un prépa nous annonce la nouvelle: "René a été blessé par la police dans la nuit à Versailles. Il est à l'hosto. On se réunit pour organiser la riposte."

C'est le choc. Branle-bas de combat; en quelques instants, nous voilà partis dans toutes les directions pour prévenir les copains. Rendez-vous est pris à 17 heures à Hoche.

A l'heure dite, tout le monde est là. Aucun ne manque. Tous les établissements sont représentés. On suit les prépas vers une salle qu'ils ont "libérée"²². Elle est vite remplie. Nous sommes plusieurs dizaines. Les visages sont graves. En une demi-heure, la messe est dite. Pas de palabres inutiles. Un seul mot d'ordre: lundi dès 8 heures, tous les lycées en grève. AG partout, mise en place d'une coordination inter-établissements; tracts, affiches; sensibilisation. Préparation d'une manif en ville. On se sépare plus déterminés que jamais.

La version policière de l'affaire est grotesque, ridicule. Pathétique. Il s'agit bien d'une bavure. Et le terme n'est pas trop fort. Il n'est pas usurpé²³. Le policier tireur aurait vu la voiture foncer sur lui, il l'aurait évitée, aurait effectué une rotation tout en sortant son arme... Bref, personne n'y croit et nous savons très exactement ce qui s'est passé de la bouche des "rescapés".

Les grands média, la presse nationale font le silence sur l'affaire. Des renforts de police et de gendarmerie rejoignent Versailles. La ville est en état de siège.

Passé le week-end, la mobilisation débute. Elle est extrêmement forte. Tous les établissements sont dans l'action. On décide d'une manif dans la ville pour le surlendemain. C'est à ce moment que de très fortes pressions s'exercent sur nous.

De la part de l'administration du lycée: "Votre émotion est légitime mais vous allez au devant d'affrontements. Vous entraînez vos camarades, s'il y a de la casse, vous serez tenus pour responsables. Alors soyez raisonnables."

De la part de la préfecture: "Vous agissez en dehors de tout cadre légal. Aucune démonstration de rue ne sera autorisée durant la visite présidentielle. La force publique sera, le cas échéant, utilisée. Aucun attroupement hostile ne saurait être toléré."

Nous n'hésitons pas longtemps. La manif est maintenue avec comme destination... le palais de justice.

Le jour dit, la manif s'ébranle. Nous sommes bien 2000²⁴. Dans le cortège, on voit de nombreuses blouses blanches. Ce sont des internes qui ont tracé au feutre des cibles au dos du vêtement. Nous remontons l'avenue de Paris en direction du château. A la hauteur de la mairie, nous ralentissons notre course. Nous reformons les rangs,

²¹ Ils sont trois.

²² Ils savent comment ouvrir toutes les portes.

²³ L'affaire sera étouffée, puis classée...

²⁴ Ce qui pour Versailles est considérable.

nous sommes en chaîne, soudés, unis, déterminés. Notre S.O.²⁵ s'engage sur la droite, vers la rue Georges Clémenceau. La police a déployé des effectifs considérables qui augmentent encore tout le long de notre progression. Ils semblent vouloir nous empêcher d'atteindre le Palais de Justice, à 100 mètres de là. Nous sommes presque au contact. C'est étouffant. Un hélicoptère survole la ville. Les visages sont durs. Les policiers s'écartent à regret. Le reste de la manif nous emboîte le pas. Nous avons gagné. Nous sommes devant le palais. La tension est palpable. Tout autour de nous, des policiers. Nous organisons un sit-in improvisé. Face à la grande entrée du tribunal, des centaines de jeunes réclament justice. Les policiers en civil nous tirent le portrait. Bien pratique pour alimenter les fichiers.

Les slogans fusent: "Pas de balle pour une affiche!", "Justice pour René" et "flics fascistes assassins". Puis nous nous levons et rejoignons la rue Montbauron par la rue Jouvencel qui contourne la préfecture.

A l'arrière avec quelques camarades, nous tentons de contenir la pression policière. Un copain, Alain M., "Blaireau" pour les intimes, les nargue et hurle: "La vérole nous colle au c...!".

Nous arrivons enfin à Hoche; la manif entière pénètre dans la cour d'honneur que nous remplissons. C'est très impressionnant. La police est soulagée, nous n'avons pas envahi le Trianon pour gâcher leur belle fête.

4. Le samedi, c'est baston.

Presque un rituel: chaque samedi, avec les "fachos", on "s'explique". Les affrontements systématiques occupent une longue période²⁶, à l'entrée du lycée.

C'est plus ou moins violent. Ca peut l'être quand nos forces s'équilibrent. Quelle décharge d'adrénaline! S'ils sont trop nombreux on s'efface ou on... détail. Quand nous sommes en force et motivés, ils renoncent à l'assaut et "taillent la route".

Un jour, mis en déroute, ils sont poursuivis jusque dans la rue Montbauron où ils ont garé une voiture. Pas le temps de démarrer, le véhicule se retrouve sur le toit!

Leur chef, Bernard L., paie de sa personne à la tête des "Camelots du Roi"²⁷. Il fait preuve de bravoure et d'un certain panache. Il a souvent une canne à la main pour rosser les "gauchos". Il est aujourd'hui un spécialiste reconnu de l'Afrique.

Avant la bagarre, les "fachos" se regroupent de l'autre côté de l'avenue de Saint-Cloud dans une allée pavée qui monte vers la piscine. Dissimulés par un vieux mur de pierre, ils mettent au point leur plan de bataille.

En face, nous les observons, nous tentons d'estimer leurs effectifs. Ils sont généralement une vingtaine mais quand ils ont un affront à laver, ils peuvent être quatre fois plus, venus de toute la région. Un jour, ils sont près de cent sur le terre-plein, juste devant le lycée. C'est plutôt impressionnant. Cependant, ils sont venus pour rien car nous refusons le combat par trop inégal. Stupidement, certains d'entre eux s'en prennent à quelques copains, de vagues sympathisants et qu'ils ont vus avec nous. L'un d'eux est proprement "lynché", c'est lamentable.

Une autre fois, ils agressent une de nos copines, Dominique N., qui eu la malchance de passer par là au mauvais moment. Cela décuple notre rage.

Alors le samedi suivant, nous décidons de frapper fort. Guidés par quelques "prépas" nous pénétrons dans une salle vide; là, en quelques instants, nous réunissons le matériel nécessaire à l'offensive. Les chaises sont retournées, les pieds tordus, pliés et arrachés. Quelques tables subissent le même sort.

Nous traversons la cour d'honneur à toute vitesse, en hurlant. Notre phalange compacte parvient au portail, armée jusqu'aux dents. Les pieds de chaise peuvent être une arme redoutable. Ils sont légers et le métal découpé et tranchant peut infliger de vilaines blessures. Notre fureur est telle que nos assaillants reculent d'instinct. Je prends mon lance-pierre. J'y cale une bille; je vise à hauteur d'homme. Je tends l'élastique au maximum. Et... la branche casse et vient me frapper le front.

²⁵ Le Service d'Ordre lycéen.

²⁶ 1969-1970.

²⁷ Membres actifs, "troupes de choc" de l'Action Française.

Finalement, l'adversaire rompt le combat et disparaît.

5. Forteresse médiévale.

Midi. Nous sommes de nouveau face à face, à l'entrée du lycée. Nous nous défions du regard. Nous nous invectivons. On entend des slogans, des cris de haine. L'affrontement est inévitable et promet d'être violent.

Un copain m'interpelle: "Regarde... la porte."

Sous le porche, en face de la loge du gardien, on remarque une porte en bois qui semble mal fermée. D'un coup d'épaule, nous l'enfonçons. Nous découvrons un escalier vermoulu, plutôt raide. Nous montons; nous parvenons tous deux dans une soupente faiblement éclairée par une lucarne. Le sommet! Nous sommes parvenus au sommet.

Dans un coin, on distingue des dizaines de tomettes sagement alignées. A en juger par la couche de poussière et les toiles d'araignées, elles nous attendaient depuis fort longtemps. Quelle aubaine.

Je sors à la lumière, à l'air libre. Il fait beau, je suis un peu aveuglé. Au premier plan ce que je vois ce sont les frondaisons des platanes de l'avenue. Elles paraissent toutes proches, on pourrait presque les toucher de la main. Les grandes feuilles sont déjà bien ouvertes. Par-dessus la rambarde, je me penche pour observer la situation. C'est haut, un peu vertigineux. Les branches me cachent l'adversaire.

Je lance la première tomette. Elle éclate dans la contre-allée avec un bruit mat, dispersant de gros débris. Nos attaquants comprennent qu'il vaut mieux s'écarter. La deuxième tomette est déjà partie, la troisième; une autre encore, puis une autre... Mais les "fachos" sont insaisissables. Ils suivent la trajectoire des projectiles et les évitent. L'un d'eux est caché derrière un tronc.; plus proche, je l'ai dans ma ligne de mire. Je vise plus soigneusement. La tomette s'élève, troue le feuillage à la verticale et éclate à deux mètres de lui.

C'est fini, l'alerte est passée. L'ennemi bat en retraite. La bataille est gagnée. Satisfait et poussiéreux, je redescends de mon donjon.

* * *

Note d'étape sur la violence.

Aussi surprenant que cela paraisse, on comptera peu de blessés graves (c'est-à-dire nécessitant une hospitalisation) durant cette longue période; mais de nombreuses blessures légères (pommettes, nez, lèvres, oreilles, arcades sourcilières...), parfois spectaculaires car le sang coule, mais finalement vite oubliées. Cela tient un peu du miracle.

Longtemps après, je réalise que nous sommes très souvent passés près d'un drame, y compris quand mes tomettes tombent d'une hauteur de près de dix mètres.

Plus généralement, sur l'ensemble du territoire français, on comptera 19 morts en 1968. Douze victimes directes et sept victimes indirectes (entre le 24 mai et le 12 juillet).

Côté forces de l'ordre, un policier sera tué: un commissaire de police à Lyon, sur un pont enjambant le fleuve.

Entre le 1er mai et le 31 juillet, il y aura 1798 blessés hospitalisés (la plupart entre le 3 mai et 26 mai):

- 953 pour la région parisienne
- 845 pour le reste de la France²⁸.

Violence ou non-violence? Cette question alimentera de nombreux débats au cours des années suivantes. Mais plus simplement pour nous, il s'agit jour après jour de dominer notre peur pour vivre pleinement.

²⁸ Dans "La France de 68" ouvrage cité plus haut.

6. Mauvaise pioche.

Printemps 69. En cours d'Allemand (ma seconde langue) je m'ennuie ferme avec un prof rébarbatif, au profil très prussien. J'occupe alors les séances à écrire sur ma table des slogans vengeurs. C'est extra: la semaine suivante, on découvre des messages laissés par nos prédécesseurs. Le dialogue s'installe. Parfois on s'insulte à distance dans l'anonymat le plus complet.

J'ai un assortiment de gros feutres de couleurs différentes. Et ce jour-là, je poursuis de ma vindicte notre nouveau proviseur, M. H., au patronyme d'origine alsacienne. Au centre de son nom, il y a deux "s" accolés; j'écris donc "H...SS... démission", à l'allemande!²⁹

Je suis très occupé à tracer de belles lettres. Je ne remarque pas que le bruit de fond qui règne généralement a disparu. Mon feutre crisse sur le vernis de la table. Je tourne la tête vers les travées extérieures, à gauche, puis à droite. On me regarde avec des sourires gênés. Le prof est derrière moi et contemple mon travail! Il ne perd pas de temps et me conduit chez le "surgé". On décide de m'exclure quelques jours pour "dégradation".

*

Quelques semaines plus tard, c'est le BAC. Pas pour moi qui suis en 1^{ère}. Dans la cour, je croise mon ami Dominique SINOT qui est supposé le passer.

Il est... pieds nus. Il porte une chemise de bûcheron canadien largement ouverte sur un torse puissant. Il porte un jean délavé³⁰; sur la cuisse il a dessiné un "A" cerclé, le symbole des "anars". Au cou, il arbore fièrement un foulard noir.

"Doumé, c'est pas le BAC en ce moment?"

"-Si, si, t'inquiète pas, tout va bien", dit-il en bourrant sa courte pipe.

Et il se présentera à certaines épreuves, dans cette tenue! Il échouera bien sûr, d'autant qu'il n'a pas préparé grand-chose. Il part alors à l'armée où on l'attend de pied ferme. Direction: les troupes d'occupation en Allemagne. Avec d'autres "fortes têtes", il est placé dans un bataillon disciplinaire. Il y organise un groupe révolutionnaire. Démasqué, il est emprisonné en forteresse, à l'isolement. L'expérience va le marquer définitivement. Au retour, il trouve du boulot comme employé dans une grande entreprise.

* *

Novembre 69. Avec quelques copains (dont "Blaireau"), je pars pour Paris. Une manif "Vietnam" interdite. La capitale grouille de policiers. Incapables de retrouver le parcours, nous errons dans les rues. Arrivés sur une place, nous sommes encerclés par les CRS. Il n'y a rien à faire.

Nous sommes conduits dans un car. Il est vite rempli: tout ce qui traîne dans les rues ce jour-là est embarqué. Le dernier passager à monter est blême. Il a été un peu "secoué" par nos amis policiers. Il vomit par terre, entre ses chaussures.

Notre convoi s'ébranle. Nous sommes amenés au fort de Vincennes. Entre deux bâtiments, derrière une clôture métallique, nous retrouvons des centaines de camarades qui nous font un bel accueil. La nuit tombe, il fait froid, nous sommes debout à guetter les policiers qui font les cent pas sur le chemin de ronde.

Nous rythmons chacun de leur passage par le fameux "CRS - SS". Ils s'arrêtent? Nous nous arrêtons. Ils se remettent en marche? Nous nous calquons sur leurs pas. Ils

²⁹ Délicate référence au IIIème Reich!

³⁰ Nos "LEVIS" sont inusables. Introuvables aujourd'hui!

accélèrent? Nous aussi. Obsédante mélodie qui accompagne les déplacements de nos gardiens.

Mais au cours de la nuit, la tension monte. Nous voulons recouvrer la liberté³¹. Là, ça ne nous amuse plus du tout. Nous empoignons une barrière métallique et défonçons une cloison du bâtiment voisin. Nous arrachons les lattes de bois. Au milieu de la cour, nous préparons un feu de camp.

Mais... j'ai été repéré. On me conduit en cellule individuelle. Un inspecteur m'interroge. Je reconnais les faits (le contraire eût été difficile avec tous ces témoins). Je demande ce qui m'attend.

"Un passage au tribunal", me répond l'inspecteur.

Je passerai en procès en mars 70 au Tribunal Correctionnel de Paris. Je n'ai pas de soutien, ni d'avocat. Seul mon oncle Henri, inspecteur de police (!), vient en voisin (son bureau est dans l'île de la Cité), me conseiller et me reconforter.

J'écope d'une amende, d'une peine de prison avec sursis pour "bris de clôture" et de cinq ans de mise à l'épreuve. Stupide: alors que la majorité civile est à 21 ans³², la majorité pénale est à 18 ans et je viens de les avoir.

Je suis averti: en cas de récidive c'est la prison. C'est une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. L'angoisse.

7. Ce n'est qu'un début...

Nous avons joué le jeu et c'est tant mieux. A la rentrée 70, je suis élu "délégué à l'information" avec mon copain Michel ROBERT. Aussitôt, nous planifions un cycle de conférences. L'idée est acceptée par l'administration. Trois conférences sont prévues avec des invités "de marque".

Le premier doit être Michel ROCARD, leader du P.S.U.³³ et député des Yvelines. Il a eu un rôle important en 68. Pour nous, c'est stratégique; nous voulons faire passer Rocard en premier, au cas où des difficultés surgiraient par la suite (ce qui ne manqua pas de se produire).

Je parviens à entrer en contact avec lui par l'intermédiaire de Pierre B., un de ses proches. Une date est fixée au début du deuxième trimestre. Nous obtenons le gymnase. Le jour venu, il y a une forte affluence: de nombreux lycéens, mais aussi beaucoup de profs, d'agents techniques et administratifs.

Une tribune est dressée au fond du gymnase. Sur l'estrade les "autorités": l'orateur, le censeur, le proviseur et mon pote Michel ROBERT. Je refuse de m'installer à la tribune, préférant goûter l'ambiance de la salle au milieu des copains.

Michel ROCARD fait un exposé vivant et plein d'humour. Il rencontre un vif succès en évoquant "un proviseur représentant et agent du pouvoir". On applaudit à tout rompre. Le proviseur se tasse sur sa chaise.

Au milieu de la foule, en fin de séance, je réclame la parole et je l'obtiens. Je me lance dans une courte mais violente diatribe antimilitariste³⁴ (les copains: "Ouais, vas-y Michel!"). Pour finir, nous entonnons "l'Internationale".

*

Pour la deuxième conférence, il fallait donc un invité de "droite". Le député-maire de Vélizy, Robert Wagner, décline l'invitation mais me propose Jean-Paul PALEWSKI, député UDR, pour le remplacer et traiter du thème de la "Nouvelle Société"³⁵.

³¹ Nous ne sortirons qu'à l'aube.

³² Elle passera à 18 ans en 1974 avec Giscard-d'Estaing.

³³ Parti Socialiste Unifié

³⁴ La France a déclenché une opération militaire au Tchad.

³⁵ C'est le "dada" du premier ministre de l'époque, Jacques Chaban-Delmas.

La veille, je suis convoqué en "urgence"; l'administration exige que la rencontre se déroule dans les meilleures conditions. Or, dans la nuit précédente, de nombreux "bombages" menaçants ont été tracés sur les murs du lycée.

Je fais donc la tournée des grands ducs et ça chauffe pour mon matricule.

Le "surgé": "Ecoute RÉMOND, on veut bien être gentils mais faut pas nous prendre pour des c... Tes copains n'ont qu'à bien se tenir, sinon tu sais ce qui t'attend. Ecoute-moi bien encore, tu as intérêt à avoir ton BAC, car on ne veut plus de toi ici."

Le censeur: "Attention, ne dépassez pas les bornes. En cas d'incidents, je...".

Le proviseur: "Votre accueil doit être digne et respectueux. Les débordements de vos camarades sont inadmissibles. Vous pourriez être comptable de leurs actes."

Mais... j'ai peu de prise sur eux et peu envie de servir de tampon. N'est-il pas déjà trop tard? Pas très agréable en tout cas d'être entre le marteau et l'enclume.

Le troisième orateur que nous avons choisi devait être un responsable de l'Action Française! On me fait comprendre que sa venue est d'ores et déjà compromise.

La conférence a lieu dans la salle du ciné-club. Assez peu de monde mais près de 90% d'opposants. L'ambiance est houleuse. L'orateur est fréquemment interrompu. Son discours s'enlise dans des banalités. Nos cris couvrent ses paroles. Il préfère couper court, se lève et regagne sa voiture de fonction, une "DS" noire, garée juste devant la salle. Son chauffeur démarre vivement, direction la sortie. Nous l'escortons en vociférant. Parvenus au portail, nous tentons de bloquer le véhicule. Les "surgés" s'interposent. Des crachats atterrissent sur le pare-brise, des autocollants sont apposés sur les portes et le capot. Finalement, le véhicule s'éloigne. Conférence expresse et bien sûr, dernière de la série.

Ce jour-là, les prépas sont en pointe (les "bombages" nocturne c'est eux). Ils font de temps en temps une descente au Monoprix -le "Monop"- de l'avenue de l'Europe. Une partie du rayon peinture disparaît dans leurs sacs de sport au grand dam des vendeuses. Une forme de "réquisition" disent-ils.

Ces prépas constituent une sacrée équipe, un solide pack³⁶. L'âme du groupe, c'est Marc, un roux balèze, le plus "politique" mais qui ne dédaigne pas de faire le coup de poing. Il y a aussi Vincent, Jean-Noël D., Jean-Gérard N. et surtout Paul G. .

Ce-dernier est un cas: bagarreux, déterminé, plutôt froid. Il est sur tous les "coups"; toujours sur le "sentier de la guerre".

Plusieurs d'entre eux sont fils d'officiers supérieurs. Il se murmure même que le père de Paul est général d'aviation³⁷.

Avec eux, nous tissons des liens étroits qui perdureront jusqu'à leur départ.

8. Faire son deuil.

Au printemps, je passe avec succès mon permis (ouf) et j'ai mon BAC dans la foulée (Alléluia!). Je décide alors de m'inscrire en Histoire à Nanterre.

Un mois après la rentrée universitaire³⁸, je rencontre au Chesnay les frères K..., Philippe et François. Nous discutons des grèves sporadiques qui éclatent dans les lycées. Ils se désolent que Hoche reste à l'écart, bien "trop calme".

"Michel ce serait bien si tu venais au lycée pour nous aider à démarrer un mouvement.

- Eh les gars, vous oubliez que je ne suis plus à Hoche. Je suis à Nanterre à présent.

-Ca fait rien on te connaît. Viens. On est sûrs que ça peut repartir. Tu rentreras avec nous sans difficulté.

-Vous êtes sûrs de vous?

-Certains.

-Alors d'accord."

³⁶ Au rugby, ensemble des avants.

³⁷ Un livre paru récemment sur Hoche à travers l'histoire, l'affirme.

³⁸ Octobre 70

Le lendemain matin, à huit heures, je suis devant le lycée. J'ai emprunté un mégaphone (ça pose son homme, même si le fonctionnement est parfois erratique).

Nous faisons un appel devant les grilles: le mouvement s'enclenche. Nous marchons vers la chapelle. Je monte les marches. Me suivent ceux qui veulent intervenir. Ils prennent tour à tour la parole. Certains proposent de poursuivre le débat dans les classes -sur la énième réforme de l'éducation. Je m'y oppose. Je veux entraîner les lycéens dans la rue. Ils aiment bien "prendre l'air", donc ça marche! J'ignore totalement quelle suite donner au mouvement, qui de toute façon, manque de vigueur.

Nous partons en cortège dans Versailles. Après un détour classique ("Marie-Cu"³⁹ et " La Bruyère"), nous remontons l'avenue de Paris, vers la préfecture. Nous occupons une bonne partie de la chaussée.

Parvenus devant l'Hôtel de Police au numéro 19, siège de la P.J. (Police Judiciaire), nous voyons des policiers sortir précipitamment et se porter à notre rencontre. Certains n'ont pas eu le temps de fermer leur veste d'uniforme. Ils ne nous attendaient pas. Finalement, ils parviennent à nous bloquer. Nous rebroussons piteusement chemin. Fin de la séquence.

*

...Voilà. Je ne franchirai plus jamais le portail du lycée. Je ne monterai plus en haut des marches de la chapelle. Je ne prendrai plus la parole devant mes camarades rassemblés.

Adieu Hoche.

³⁹ Lycée Marie Curie.

Epilogue

Tunis, pendant le "printemps arabe".

Le pays est en ébullition. Un journaliste d'une télé française interroge un homme au milieu d'une manifestation. Il est accompagné de sa petite fille.

"Vous ne pensez pas que c'est dangereux d'être là avec elle?"

L'homme avec un sourire:

"J'ai voulu qu'elle respire le parfum de la liberté."

...Continuons le combat...

Chaville,
Janvier-Mars 2018.

Sommaire

AVERTISSEMENT	7
PROLOGUE	9
1ERE PARTIE : PENDANT	11
1. SAMEDI 11 MAI 1968 : IL Y A DE L'ELECTRICITE DANS L'AIR.....	11
2. COMME DANS UN REVE.....	12
3. AUX BARRICADES!.....	12
<i>Note d'étape à propos des "fachos".....</i>	<i>13</i>
4. DES MILLIONS DE REVEURS.....	13
5. NOS JOURS HEUREUX.....	14
6. SCENES INSOLITES ET PITTORESQUES DU TEMPS DE GREVE.....	15
7. UN ANGE GARDIEN TRES SOLLICITE.....	17
8. CLAP DE FIN.....	17
DEUXIEME PARTIE: AVANT	19
1. LE PETIT BLOND AVEC LES CHEVEUX EN BROsse.....	19
2. DEGAGE, BIZUTH!.....	19
3. MACABRE ET DROLATIQUE APPARITION.....	20
4. TOMBE LA NEIGE.....	20
5. UN MONOME UN PEU PARTICULIER.....	21
6. LA CURIEUSE ANNEE 67.....	22
TROISIEME PARTIE : APRES	25
1. UNE PILULE PLUTOT AMERE.....	25
2. LE P'TIT PROLO.....	26
3. PAS DE BALLE POUR UNE AFFICHE.....	26
4. LE SAMEDI, C'EST BASTON.....	28
5. FORTERESSE MEDIEVALE.....	29
<i>Note d'étape sur la violence.....</i>	<i>29</i>
6. MAUVAISE PIOCHE.....	30
7. CE N'EST QU'UN DEBUT.....	31
8. FAIRE SON DEUIL.....	32
EPILOGUE	35

Remerciements

A Marc JURAIN pour la mise en page,
et à Arnaud JURAIN pour l'illustration.

